

## PRÉFACE

La mondialisation a contribué à changer notre façon d'écrire l'histoire du monde. Des perspectives nouvelles s'ouvrent, des méthodes inédites s'ébauchent, des champs historiques se dévoilent. En abordant les relations entre la péninsule Ibérique et le monde, cet ouvrage invite à découvrir la rencontre entre des univers qui ne se connaissaient pas ou se connaissaient mal. Bien sûr, Fernand Braudel, Pierre Chaunu ou Frédéric Mauro, pour ne citer que ces trois historiens français aujourd'hui disparus, ont déjà entraîné leurs lecteurs sur les routes de la mer. Aujourd'hui, nous suivons une nouvelle génération de chercheurs qui nous révèlent les approches qui structurent les enquêtes récentes sur les territoires où se sont installés des Espagnols ou des Portugais. Le travail de l'historien se transforme depuis qu'il cherche à regarder le monde à la fois avec les yeux de ces Européens qui ont quitté le Vieux Continent et avec ceux des populations qui ont vu arriver ces voyageurs venus d'ailleurs. Bien sûr, une part précieuse de la documentation vient des archives de l'Ancien Monde, mais les historiens savent désormais s'émanciper des préjugés et des cadres mentaux qui limitaient parfois leur démarche.

Longtemps, ils ont cherché à connaître les conditions des échanges entre les continents, les circuits commerciaux, l'évolution de la conjoncture, le rôle des métaux précieux, l'impact des épidémies. L'école historique française a fait des merveilles dans ce champ de l'économie-monde. Notre temps est sans doute plus sensible aux connaissances qui s'élaborent au moment des découvertes et après elles, aux représentations de la présence européenne à travers le monde, aux confrontations et aux interactions entre les cultures des pays abordés et celles des nouveaux venus. Désormais, la dimension religieuse de cette confrontation retient souvent l'attention. Le regard nouveau porté sur cette rencontre transforme également l'analyse des sociétés qui en sont

issues, si originales et si vivantes. La notion de métissage devient un fil directeur pour aborder et comprendre les relations sociales et les cultures qui s'inventent loin de l'Europe. Enfin, la traite des esclaves tient une place essentielle tant elle a transformé la population des Amériques et bouleversé l'Afrique. Pour mieux traiter ces problématiques complexes et difficiles, l'histoire, à tous les niveaux, s'appuie sur les acquis de l'anthropologie et des autres sciences humaines et sociales.

8 Ce livre nous invite à voir loin et large. C'est tout le mérite des auteurs d'avoir su associer des études sur de vastes espaces à l'analyse des sociétés locales. Pour la communauté des modernistes, ce livre constitue une étape. Depuis la seconde guerre mondiale, les historiens modernistes ont appris à penser et à écrire de plus en plus à l'échelle de l'Europe, sans cesser de travailler à des échelles diverses sur la France. Aujourd'hui, ils acceptent un nouveau dépassement en abordant une histoire qui tient compte des mondes lointains et révèle les liaisons visibles, discrètes ou invisibles qui les unissent au nôtre. C'est aussi l'occasion de fortifier le dialogue avec les collègues d'autres disciplines, spécialistes des « civilisations », qui s'intéressent à la péninsule Ibérique et aux terres qu'Espagnols et Portugais ont parcourues.

Notre association ne peut qu'exprimer notre gratitude à Nicolas Le Roux, son secrétaire général, d'avoir organisé cette rencontre à Nanterre, à nos collègues de l'université Paris-Ouest-Nanterre de nous y avoir reçus et à Françoise Dartois-Lapeyre, notre secrétaire générale adjointe, d'avoir préparé cette publication.

Lucien Bély

LA PÉNINSULE IBÉRIQUE ET LE MONDE.  
QUESTIONS POUR AUJOURD'HUI

*Serge Gruzinski*  
CNRS/EHESS

Il me semble que l'enseignement de l'histoire, chaque fois qu'il traite d'époques ou de régions lointaines, se justifie d'autant mieux qu'il cible des questions qui font sens aujourd'hui. Je suis convaincu que l'expérience ibérique des autres mondes donne matière à réfléchir à plusieurs de ces questions et que celles-ci peuvent contribuer à décentrer l'histoire classique de l'Europe et à revisiter l'émergence de la modernité. J'appuie cette observation sur une expérience pédagogique menée dans un lycée, expérience sur laquelle je conclurai.

L'APPEL DE L'EST OU LE VIRAGE VERS L'OUEST

Un livre publié en 2010, *Death in Babylon*, de Vincent Barletta, nous rappelle à quel point l'ombre d'Alexandre le Grand a constamment accompagné l'expansion portugaise<sup>1</sup>. Le tropisme est ancien. Les hommes de l'Antiquité et du Moyen Âge avaient les yeux rivés vers l'Est. C'est cette direction qui attire les pèlerins et les croisés de toute la chrétienté latine, les marchands italiens et les navigateurs portugais qui descendent les côtes d'Afrique. Les espoirs fous déclenchés par les invasions mongoles, la Chine racontée par Marco Polo, l'Éthiopie rêvée du Prêtre Jean, plus tard l'Inde atteinte par Vasco de Gama et les

1 Vincent Barletta, *Death in Babylon: Alexander the Great and Iberian Empire in the Muslim Orient*, Chicago, The University of Chicago Press, 2010.

projets de conquête de la Chine ne cessèrent de raviver ce tropisme de la chrétienté. Quand les chroniqueurs portugais racontent l'expansion, ils écrivent les *Décadas da Asia*. Lorsqu'ils se lancent dans la poésie épique, ils chantent l'Asie des *Lusiadas*. En 1614, l'évêque portugais Antonio de Gouveia compare la liaison maritime Lisbonne-Goa au pont de bateaux qu'avait jeté Xerxés sur l'Hellespont, et lance la devise *Rursum Asia Europae*<sup>2</sup>.

10

Les horizons commencent à basculer avec la traversée de l'Atlantique par les Castillans. Ceux-ci ne se contentent pas de franchir les limites fixées par les Colonnes d'Hercule. Ils entreprennent en quelques dizaines d'années de reconnaître et de conquérir un autre hémisphère vite baptisé *novus orbis* (Pierre Martyr d'Anghiera). Dès lors, l'Ouest cesse de n'être qu'une simple direction de l'espace, le point inaccessible où se couche le soleil, pour acquérir la réalité physique et humaine de terres, de fleuves, de forêts et d'humanités et de civilisations nouvelles<sup>3</sup>. Cet *orbe* cesse également d'être considéré comme une extrême Asie, même si des esprits comme Bartolomé de Las Casas continuent de le croire. En 1574, dans sa *Géographie et description universelle des Indes*, le cosmographe Juan López de Velasco définit le *Nuevo Mundo* comme un « hémisphère ou moitié du monde de 180 degrés de latitude [...] et de longitude<sup>4</sup> ».

L'Ouest ne cessera plus de se charger des convoitises et des attentes d'une partie des populations européennes. C'est vers l'Ouest que s'embarqueront conquistadors, missionnaires, aventuriers, fonctionnaires, artisans et artistes. Certains, comme le peintre anversois

---

2 Serge Gruzinski, *Les Quatre Parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004, p. 129.

3 La littérature mexicaine du XVII<sup>e</sup> siècle entérine cette métamorphose sous la plume de la poétesse Sor Juana Inés de la Cruz. Dans le prologue du *Divin Narcisse*, l'Occident s'incarne dans la figure d'un Indien « galán », coiffé d'une couronne, tandis qu'à ses côtés une Indienne représente l'Amérique : voir Carmen Bernand, *Genèse des musiques d'Amérique latine*, Paris, Fayard, 2013, p. 272).

4 Juan López de Velasco, *Geografía y descripción universal de las Indias* [1574], Madrid, Atlas, 1971, p. 1.

Simon Pereyng, n'iront pas y découvrir ou conquérir des terres nouvelles mais, plus prosaïquement, y vivre de leur art.

L'Ouest a donc fait une entrée fracassante dans l'histoire européenne, que ce soit sous la forme d'un espace de pillages et de devastations, quand le dominicain Las Casas dénonce la « *destrucción de las Indias* » dans un traité qui fait le tour de l'Europe, ou comme terre d'espérance religieuse, de missions, voire d'attentes messianiques et millénaristes. On se souvient qu'en 1578 le dominicain Francisco de la Cruz fut brûlé à Lima pour avoir, entre autres, annoncé le transfert de l'Église de Rome vers les nouvelles Indes. Enfin, c'est aussi vers l'Ouest que, du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, des millions d'Africains furent déportés dans les conditions que l'on sait.

Le virage vers l'Ouest mis en œuvre par les Castillans est crucial pour comprendre la gestation de l'Occident moderne dans ses dimensions atlantiques. La destruction des mondes indigènes, le recours continental à l'esclavage (des Noirs sur tout le continent et des Indiens dans la seule Amérique portugaise), la mise sur pied sans précédent de sociétés coloniales, l'exploitation des richesses minérales, le développement des arts et des lettres importées du Vieux Monde ont des répercussions directes sur l'édification de l'Europe. Ni périphérie, ni horizon lointain à n'évoquer qu'à l'occasion de sa « découverte », les Amériques ibériques doivent être considérées comme l'un des moteurs de la modernité qui s'édifie de part et d'autre de l'Atlantique. Ce n'est pas le cas de l'Est portugais. Il vaudrait la peine d'approfondir la confrontation, car au fur et à mesure que l'Ouest se met en place, l'Orient se définit comme tel, et l'Europe par contrecoup précise ses contours en tant qu'entité sociale, intellectuelle et religieuse. Comme le montre l'ouvrage majeur de Jean-Michel Sallmann, elle cesse de n'être que l'extrémité occidentale du monde de Ptolémée, c'est-à-dire de la masse continentale formée par l'Afrique et l'Eurasie<sup>5</sup>.

5 Jean-Michel Sallmann, *Le Grand Désenclavement du monde, 1200-1600*, Paris, Payot, 2011.

## UN GLOBE À PARCOURIR EN TOUS SENS, À PRENDRE ET À INVENTORIER

Cette autre dimension de la modernité appartient aussi bien aux Portugais qu'aux Castellans. Elle découle du traité de Tordesillas (1494) et des bulles pontificales qui l'ont précédé. Mais comme Jeremy Brotton l'a rappelé, c'est véritablement le traité de Saragosse, conclu en avril 1529 entre la Castille et le Portugal, qui ferme la boucle et crée « l'image globale définitive » du monde, celle que l'on retrouvera, par exemple, sur le fameux tableau *Les Ambassadeurs* de Holbein<sup>6</sup>.

12

La question des Moluques, que la carte du monde de Diogo Ribeiro, en 1527, situe à l'extrême gauche du plan, dans le secteur castillan et donc occidental, est l'un des déclencheurs de ce processus. Elle pèse de manière déterminante tant sur l'évolution de la cartographie européenne que sur la conception même des notions d'Occident et d'Orient. C'est aussi qu'elle oppose les royaumes ibériques dans un premier conflit planétaire : Jean III et Charles Quint ne se combattent-ils pas de deux manières en même temps, par les armes sur l'archipel asiatique, par les cartes et la plume dans la péninsule ?

Cette prise en main du globe se manifeste de façon spectaculaire dans le *Tratado dos descobrimentos* d'Antonio Galvão (1490-1557)<sup>7</sup>, qui fut le représentant de Lisbonne dans les Moluques, comme capitaine de l'archipel et gouverneur du fort de Ternate. Il décrit année par année la progression des Portugais et des Castellans autour du globe, du xv<sup>e</sup> au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle. En plaçant les « *descobrimientos modernos* » – de 1492 à 1550 – dans la perspective des « *descobrimientos antigos* » – depuis l'Antiquité –, il choisit la longue durée pour rendre compte de la prise en tenaille du monde. L'ordre chronologique lui permet ainsi d'alterner description des entreprises espagnoles et évocation des voyages portugais : « En 1497, le roi Ferdinand donna l'ordre à Colomb de retourner aux Antilles ; en ce même an de 1497 est parti Vasco de Gama<sup>8</sup> ». En 1513, c'est à la fois la découverte du Pacifique par Balboa

6 Jerry Brotton, *Trading Territories: Mapping the Early Modern World*, London, Reaktion Books, 1997, p. 147.

7 Publié en 1563 à Lisbonne, traduit en anglais par Richard Hakluyt en 1601.

8 António Galvão, *Livro dos descobrimentos das Antilha e India* [1563], Lisboa, João da Barreira, 1731, p. 34.

et l'entrée dans la mer Rouge de Alfonso de Albuquerque<sup>9</sup>. L'année 1517 voit le départ de Tome Pires pour la Chine depuis Malacca et celui de Francisco Fernandez de Córdoba vers le Mexique depuis l'île de Cuba.

La course vers les Moluques, qu'elle soit entreprise via l'Orient ou via l'Occident, par les Portugais ou par les Espagnols, est l'un des fils conducteurs du *Tratado*. Galvão achève son ouvrage en donnant une série de chiffres particulièrement éloquentes, car il calcule non seulement les espaces découverts, mais il estime surtout les espaces encore à découvrir sur la planète<sup>10</sup>.

Cette prise en tenaille finit par se heurter à la Chine. Un de nos meilleurs spécialistes de l'expansion ibérique, Pierre Chauvu, observait en 1969 :

La découverte de l'immense univers chinois constitue le fait majeur du milieu du xvi<sup>e</sup> siècle. L'étrange simultanéité de la construction d'un réseau de pénétration depuis Macao et d'un réseau depuis Manille, la chronologie qu'elle impose à l'esprit [...] n'ont jamais été dégagées à ma connaissance. En effet, cette histoire a toujours été décrite dans le découpage artificiel et inadéquat des États européens<sup>11</sup>.

Il va de soi que l'Empire Ming constitue une pièce de choix dans les rapports de la péninsule Ibérique au reste du monde, ne serait-ce que parce que dès le xvii<sup>e</sup> siècle une partie de l'argent extrait des mines

9 « *O primeiro capitão português que dou informação daquelle mar e do da Persia* » (*ibid.*, p. 48).

10 « *Com tudo eu tenho que são dezasete largas, em que sahem o ambito da terra em seis mil e duzentas. Como que seja toda he descuberta e navegada de Lesteoeste, quasi por onde o sol anda, mas de sul ao norte ha muita differença, porque contre elle não se acha mais descoberto que ate setenta e sete, ou setenta e oito graos daltura, em que se montaõ mil e trezentas e tantas legoas. E da parte do sul ate novecentas por ser descoberto cincoenta e dous, ou cincoenta e tres grãos, que o Estreito por onde o Magalhães passara, juntas todas fazem em soma duas mil e duzentas, tiradas de seis mil e duzentas ficão por descobrir quatro mil legoas* » (*ibid.*, p. 99).

11 Cité dans Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon. Démesure européenne et mondialisation au xvi<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2012, p. 407, n. 1.

américaines au travers de la machine coloniale castillane se retrouve dans les caisses chinoises<sup>12</sup>.

14

La prise en tenaille du globe s'accompagne d'une mise en mots et d'une mise en images. En 1938, Martin Heidegger écrivait que « le processus fondamental des Temps modernes c'est la conquête du monde en tant qu'image conçue<sup>13</sup> ». La formule s'applique parfaitement à nos Ibériques. Dans le sillage des navires de Lisbonne et de Séville, la Terre apparaît pour la première fois non seulement comme un globe et une réalité tangible, mais aussi comme un espace navigable de part en part, à la fois physiquement connaissable, mesurable et représentable, et par conséquent partout prenable. Les productions des cartographes portugais viennent immédiatement à l'esprit, qu'ils aient œuvré au service de la Couronne portugaise ou de la Couronne castillane. La mise en carte de l'ensemble du globe est d'abord ibérique et surtout portugaise. Elle prend diverses formes, depuis les grandes cartes murales destinées aux princes et aux prélats jusqu'aux instruments de navigation qu'on mettait à l'abri des collectionneurs indiscrets et surtout des rivaux européens. Où se faire une idée de l'image que la péninsule Ibérique produit du monde ? Dans deux laboratoires privilégiés : la *Casa da Guiné, Mina e India* de Lisbonne, et la *Casa de la Contratación*, ouverte à Séville en 1503 et conçue sur le modèle de la précédente.

L'image de ce rapport au monde se déploie sur différents supports : la mappemonde de Juan de la Cosa (1500), la carte volée par Alberto Cantino en 1502 et plus encore le *Padrón Real* de Diogo Ribeiro (1527), première représentation du monde fondée sur une observation des latitudes, sans oublier le planisphère portugais de Andreas Homem (1559 ; 1,5 x 3 m) ou encore l'étrange carte en fuseaux de Bartolomeu Velho, dite *Carta general do orbe* (1561)<sup>14</sup>.

---

12 Je renvoie à l'abondante littérature qui, autour d'André Gunder Frank, Bin Wong et Kenneth Pomeranz, a exploré les rapports respectifs de l'Amérique avec l'Europe et l'Asie.

13 Martin Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1962, p. 123.

14 <<http://expositions.bnf.fr/marine/arret/03-3.htm>>.



Cartes et atlas se multiplient bien avant celui d'Abraham Ortelius, publié à Anvers, hors de la péninsule Ibérique mais au cœur des Pays-Bas espagnols, sur les presses de Plantin, et qui est parvenu à éclipser tous les autres. On songe aux travaux d'un cosmographe métis de l'Inde portugaise, Fernão Vaz Dourado. Le recueil qu'il offre en 1571 au roi Sébastien est un atlas universel de dix-sept cartes dont deux sont exclusivement consacrées au Brésil : la côte orientale et la partie méridionale de l'Amérique du Sud<sup>15</sup>. Les Européens du xvi<sup>e</sup> siècle apprennent donc littéralement à tenir le monde entre leurs mains, autant pour satisfaire des ambitions politiques et commerciales que pour se forger une vision planétaire où le local se retrouve automatiquement pris dans un cadre global.

L'expérience ibérique nous enseigne aussi qu'une différence d'un degré sur une carte peut devenir un enjeu diplomatique et économique ; c'est bien pour cette raison que le rôle politique des géographes et des cartographes s'affirme pour la première fois avec autant de force dans la construction des empires maritimes européens. Plus généralement, les rapports de la science, de la guerre et de la politique prennent alors en Europe un cours radicalement nouveau.

Ajoutons que c'est aussi parce que les cosmographes ibériques travaillent sur un axe Est-Ouest que Gerard Mercator le prend pour repère pour établir sa fameuse projection en 1569. En effet, en représentant avec un maximum de précision les territoires situés de part et d'autre de l'équateur, l'invention de Mercator favorise les zones contrôlées ou fréquentées par les Ibériques ; elle privilégie le réseau global de leurs navigations. Et bien sûr, en parvenant à représenter le globe sur un plan de manière presque satisfaisante, la projection de Mercator marque une nouvelle étape dans une saisie globale du monde.

Mais d'autres entreprises d'inventaire peuvent retenir l'attention, comme la *Suma Oriental* de Tomé Pires, premier précis européen de géographie économique consacré aux pays de l'Asie. En 1511, il quitta Lisbonne pour occuper diverses fonctions en Orient, dont celle de

---

15 Ronald Raminelli, *Viagens ultramarinas. Monarcas, vassalos e governo a distancia*, São Paulo, Alameda, 2008, p. 30.

« facteur des drogueries » : il était chargé de l'achat des épices pour le compte de la Couronne du Portugal. Pires achève sa *Suma* autour de janvier 1515<sup>16</sup>, à laquelle fait pendant pour l'Amérique une œuvre moins méconnue, le *Sumario de la natural historia de las Indias*, dans lequel Gonzalo Fernández de Oviedo présente les Indes nouvelles en 1526.

On rattachera à ces entreprises de description générale, d'inventaire et de mise en chiffres *La Geografía y descripción universal de las Indias* de Juan López de Velasco (1574), les fameux questionnaires lancés pour préparer la rédaction des relations géographiques des Indes, et ces mêmes relations qui constituent un autre massif foisonnant de données, dont on peut avancer qu'il correspond au premier catalogue systématique d'une partie de la planète, à la première enquête statistique commandée par un État européen. Avec toujours cette distinction majeure dans l'esprit des Ibériques, et tout particulièrement des Castellans, entre ce qui est conquis et connu, et ce qui n'est pas encore connu (*terra nondum cognita*) et donc à prendre – distinction qui deviendra le leitmotiv de l'expansion européenne jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>.

La géographie est donc pratiquée avant tout comme un instrument de gouvernement, et même d'anticipation politique. Dans sa *Géographie et description universelle* (1574), López de Velasco intègre le Brésil dans la description des Indes de Castille, tout en reconnaissant que cette terre est portugaise, mais le conseil des Indes fait barrer cette mention. De la même façon, la côte de la Chine est annexée à la démarcation castillane<sup>18</sup>. « La Chine, écrit López de Velasco, appartient à la démarcation des rois de Castille même si jusqu'ici nul ne l'a découverte ou n'en a pris possession

---

16 On se reportera à la traduction en anglais d'Armando Cortesão (éd.), *The Suma Oriental of Tomé Pires and the Book of Francisco Rodrigues*, [1978], New Delhi/Madras, Asia Educational Services, 1990.

17 Peter Sloterdijk, *Le Palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire* [2005], trad. fr., Paris, Maren Sell, 2006.

18 « *Aunque la provincia y tierra del Brasil es de los Reyes de Portugal* » (Juan López de Velasco, *Geografía y descripción universal de las Indias*, op. cit., p. 286).

au nom des rois de Castille<sup>19</sup> ». Peu après, un Napolitain au service de Philippe II, Giovanni Battista Gesio, renchérit en élargissant encore l'Atlantique et en rétrécissant le Pacifique pour complaire à Madrid. Les experts de la Castille sont accoutumés à déplacer l'hémisphère espagnol aux dépens des Portugais en manipulant les chiffres sur une échelle planétaire. Leurs rivaux portugais en font autant.

L'inventaire des sociétés, de la faune et de la flore extra-européennes fait partie de ces entreprises. En 1569, le dominicain portugais Gaspar da Cruz publie son traité sur « les choses de la Chine », une première dans l'édition européenne. Un an plus tard s'achève la grande enquête du franciscain Bernardino de Sahagún, qui aboutit à la rédaction de l'*Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* (1570). Celle-ci trouvera son pendant au début du XVII<sup>e</sup> siècle dans l'œuvre accomplie par un autre franciscain, portugais cette fois, Frey Cristovão de Lisboa, autour d'une histoire naturelle et morale de l'Amazonie, dont les illustrations sont d'une qualité exceptionnelle pour l'époque<sup>20</sup>.

#### CONSCIENCE-MONDE : CONSCIENCE IMPÉRIALE OU CONSCIENCE CRITIQUE ?

Les Ibériques se sont retrouvés face à la plupart des grandes civilisations du globe et à des myriades de populations que l'on a longtemps qualifiées de primitives<sup>21</sup>. La simultanéité des contacts et des intrusions me paraît être ici une donnée essentielle : la découverte de Mexico-Tenochtitlan et sa description par Hernán Cortés est contemporaine de la visite que rend le Portugais Domingo Paes à Hampi, capitale du royaume de Vijayanagar où règne Krishna Deva Raya comme Moctezuma règne

19 *Ibid.*, p. 300 ; Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon*, *op. cit.*, p. 366. Juan Bautista Gesio critiquera les cartes de López de Velasco afin d'annuler les prétentions portugaises sur le Brésil, de libérer la Castille de ses engagements sur les Moluques et d'ouvrir la Chine, le Japon et les Philippines à la colonisation. Dans la *Geografía*, Velasco calcule la position du Brésil à partir de Mexico, et non pas de Lisbonne.

20 Cristovão de Lisboa, *História dos animais e arvores do Maranhão*, éd. Jaime Walter, Lisboa, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 2000.

21 Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon*, *op. cit.*, p. 203.

à Mexico. Les Ibériques sont les seuls Européens à s'offrir les fastes de la civilisation aztèque et les splendeurs de la civilisation hindoue. La même simultanéité préside à la rencontre du Portugais Tomé Pires avec l'empereur Ming Zhengde et à celle de Moctezuma avec Hernán Cortés<sup>22</sup>.

Le parallélisme et l'accélération de ces prises de contacts – qui démultiplient l'autre et les face-à-face – orientent le rapport des Ibériques à la planète. Ce rapport se construit sur l'accroissement sans précédent des connaissances géographiques, scientifiques et « ethnographiques », sur la remise en cause des certitudes héritées de l'Antiquité et du Moyen Âge, avec l'ouverture en continu de nouvelles voies de circulation et d'échange. Les perspectives planétaires offertes aux marchands comme aux missionnaires modèlent cette relation au monde, qui suppose toujours une énorme prise de risques. C'est pourquoi, comme Carl Schmitt l'a souligné, l'expansion ibérique modifie l'interprétation juridico-politique du rapport entre espace et politique. Et ce sont les théologiens qui, dans les mondes ibériques, réfléchissent aux implications de la mise en place d'un ordre spatial global<sup>23</sup>.

On peut donc s'interroger sur l'émergence d'une conscience-monde en insistant sur le rôle de la théologie politique et des horizons/aspirations universalistes dont elle est porteuse alors qu'à la même époque, dans le reste de l'Europe, les théoriciens du pouvoir temporel raisonnent sur des espaces limités et circonscrits où s'exercent le pouvoir politique et la souveraineté. D'où la place majeure de l'université et de dominicains comme Francisco de Vitoria et Bartolomé de Las Casas ou de jésuites comme José de Acosta et Antonio Vieira.

« Conscience-monde » : la formule peut sembler excessive. Elle désigne l'effort pour construire une image cohérente du globe qui tienne compte de la dilatation des horizons européens et qui fasse sens. Les Ibériques doivent apprendre à se positionner et à orienter leur action face aux dimensions changeantes du monde. On construit des objets nouveaux toujours inscrits dans notre horizon contemporain – le Mexique du franciscain Bernardino de Sahagún, la Chine du dominicain Gaspar

---

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> Carl Schmitt, *Le Nomos de la Terre*, trad. fr., Paris, PUF, 2001.

da Cruz, les Indes occidentales de José de Acosta – et on les situe par rapport au monde connu des Européens. Ces opérations de construction soumettent invariablement les autres parties du globe aux catégories de la cosmographie, de la chorographie et de l'histoire élaborées dans le Vieux Monde. Elles contribuent également à définir l'identité des visiteurs ibériques en ratifiant leur supériorité (face aux Américains) ou leur position de faiblesse et d'insécurité (face aux Chinois).

Quelle conscience les Ibériques et leurs hôtes respectifs prenaient-ils de la dilatation de leur présence à l'échelle du globe ? Quel regard et, éventuellement, quel regard critique étaient-ils à même de porter sur les rapports qui se créaient avec d'autres régions du monde ? La prise de conscience est progressive et cumulative. L'irruption des Portugais dans l'Inde d'Alexandre le Grand, la découverte par Cortés d'une civilisation sur l'*altiplano* mexicain, la traversée du Pacifique et le retour par l'océan Indien des survivants de l'entreprise de Magellan posent les jalons majeurs d'une perception de la diversité et de la globalité du monde<sup>24</sup>. On peut en repérer les traces dans les récits portugais sur l'Afrique (Gomes Eanes de Zurara en 1453), les lettres du Milanais Pierre Martyr d'Anghiera (*De Orbe Novo*) et celles de Hernán Cortés, les écrits d'Antonio Pigafetta, le *De Moluccis Insulis* de Maximilien Transylvain (1523), consacrés au premier tour du monde, ou encore la *Somme orientale* de Tomé Pires.

Ces pionniers européens sont relayés par des observateurs postés en différents carrefours du globe : les Caraïbes et l'île de Santo Domingo pour le chroniqueur Gonzalo Fernández de Oviedo et le dominicain Las Casas ; Lima pour le jésuite José de Acosta ; Goa pour Diogo do Couto ; le Cap-Vert avec André Donelha ; Salvador de Bahia pour le jeune jésuite Antonio Vieira ; l'Amazonie pour Estácio da Silveira, etc.

Au sein de cette conscience-monde, l'exaltation de la Monarchie catholique, ou du rôle providentiel du peuple portugais, joue toujours

24 Voir les deux essais majeurs de Giuseppe Marocci, *L'invenzione di un impero. Politica e cultura nel mondo portoghese (1450-1600)*, Roma, Carocci, 2011, et *A consciência de um império. Portugal e o seu mundo (sécs. xv-xvii)*, Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, 2012.

un rôle majeur. Avec parfois une dimension critique qui peut atteindre le radicalisme d'un Bartolomé de Las Casas. Le dominicain définit ce que doivent être les relations de l'Espagne de Charles Quint et de la chrétienté avec les habitants des Indes : il pense le monde amérindien dans sa totalité et, surtout, il fait du thème de la destruction – un classique, sinon une obsession sur la péninsule Ibérique – le leitmotiv de sa représentation de l'Amérique et du monde. Les Castellans détruisent les Indes et en retour la destruction risque de s'abattre sur la Castille. Il faut donc à tout prix éviter « la perte absolue de tant de gens et le dépeuplement de terres si étendues [...]. Il faut empêcher les fléaux que Dieu inflige et infligera à cause d'eux à toute l'Espagne<sup>25</sup> ».

20

Un autre continent, l'Afrique, n'est pas oublié. Au début du premier livre de son *Historia de las Indias*, le dominicain dénonce avec la même virulence la conquête et la mise en esclavage de cette partie du monde.

On retrouve un siècle plus tard, cette fois du côté portugais, à Bahia et en Amazonie, en la personne du jésuite António Vieira, une voix aussi percutante. Les fameux sermons de Vieira contiennent un double plaidoyer en faveur des Indiens et des Noirs. En 1633, Vieira prêche dans un moulin à sucre de la région de Bahia et s'adresse aux esclaves africains avec des formules et des images saisissantes : « Alors que les autres naissent pour vivre, ceux-ci naissent pour servir [...] ; un navire arrive d'Angola et pond le même jour cinq cents, six cents et peut-être mille esclaves<sup>26</sup> ». Non seulement Vieira se forge une idée globale de la *conquista*, mais il met en parallèle le mouvement de découverte du monde enclenché par les Portugais et l'envolée des savoirs provoquée par le dévoilement des secrets du monde : « Les Portugais sont allés avec l'épée là où l'intelligence de saint Augustin n'a pas su arriver ». Mais Vieira, sans conteste la figure majeure du XVII<sup>e</sup> siècle portugais, n'est pas Las Casas. Il ne jette pas l'opprobre sur le Portugal, il préfère au contraire projeter son peuple dans le futur radieux du Cinquième Empire.

---

25 « La total pérdida de tantas gentes y despoblación de tan luengas terras [...] impedir los azotes que Dios da e há de dar por ellos a toda España » (Bartolomé de Las Casas, *Tratados*, Mexico, FCE, 1997, vol. 1, p. 457-458 : « *Tratado tercero. Disputa o controversia* »).

26 António Vieira, *Essencial*, São Paulo, Companhia das Letras/Penguin, 2011.

Il faudrait aussi évoquer d'autres voix, comme celle du chroniqueur Diogo do Couto que l'on entend à Goa, capitale de l'Inde portugaise, lorsqu'il s'en prend à la machine coloniale portugaise dans son ensemble. Le *Soldado pratico – Le Soldat expérimenté* – constitue l'un des textes majeurs pour comprendre les rapports du Portugal à l'Inde portugaise et les failles de la présence coloniale en Asie. Ce n'est plus la voix de l'Église, mais celle des Portugais laissés pour compte de la colonisation<sup>27</sup>.

On trouve encore d'autres témoins de la dilatation des espaces connus des Européens et de cette mondialisation embryonnaire dans les rangs des lettrés indigènes et métis du Nouveau Monde, qui font eux aussi partie des mondes ibériques : chez le Chalca Chimalpahin qui, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, situe son Mexique, la Nouvelle-Espagne, par rapport aux autres continents, et prend la plume pour réagir aux nouvelles de la France ou du Japon ; ou encore chez le péruvien Guaman Poma de Ayala, qui puise dans *Le Livre des coutumes de tous les gens du monde et des Indes* de Johan Boemus de quoi situer le Tawantisuyu sur la planète. Guaman Poma compare les Indiens des Andes à ceux de Mexico et aux « Indiens de l'empereur de Chine<sup>28</sup> ». À ses yeux, les Noirs de Guinée et les Andins ont les mêmes droits sur les terres qu'ils habitent<sup>29</sup>. Il n'oublie pas l'Afrique tandis que dans son *Bref traité des fleuves de la Guinée du Cap Vert*, Alvares de Almada, un mulâtre trafiquant d'esclaves et chevalier du Christ, se révèle pleinement conscient de l'inclusion de l'Afrique portugaise dans les réseaux atlantiques.

Enfin, on ne peut plus aujourd'hui s'interroger sur les rapports de la péninsule Ibérique au reste du monde sans donner la parole aux autres, pas seulement, *political correctness* oblige, aux représentants des sociétés colonisées, mais aussi aux témoins extérieurs : le grand livre de George Elison, *Deus Destroyed: The Image of Christianity in Early Modern Japan*, reste incontournable<sup>30</sup>, auquel j'ajouterai l'extraordinaire vision offerte

27 Diogo do Couto, *O soldado pratico*, éd. Reis Brasil, Lisboa, Publicações Europa-América, 1988.

28 Serge Gruzinski, *Les Quatre Parties du monde*, op. cit., p. 234.

29 *Ibid.*, p. 239.

30 George Elison, *Deus Destroyed: The Image of Christianity in Early Modern Japan*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1988.

par une chronique anonyme d'Istanbul, le *Tarih-i Hind-i garbi*<sup>31</sup>, qui décrit par le menu la découverte, la conquête et la colonisation des Indes de Castille et propose les moyens de remédier à cette monstruosité qu'est aux yeux d'un croyant musulman la christianisation des Indiens<sup>32</sup>. Comment aujourd'hui, dans notre pays et dans nos collèges, ignorer un point de vue musulman sur la conquête espagnole et portugaise de l'Amérique ? La mappemonde de l'amiral ottoman Piri Reis est non seulement le témoin d'une carte perdue de Christophe Colomb, mais aussi la première carte de la côte brésilienne à indiquer Cabo Frio et Rio de Janeiro.

### MONDES MÊLÉS ET NAISSANCE D'UNE SPHÈRE GLOBALE

Le temps manque pour évoquer d'autres questions suggérées par l'expansion ibérique. Celle-ci est davantage qu'une entreprise de conquête, de colonisation et de christianisation. Elle s'emploie à transformer les sociétés conquises en les occidentalisant, nous tendant ainsi un miroir de la modernité européenne en gestation. À l'occidentalisation, les sociétés soumises réagissent en produisant des métissages qui sont bien autre chose que des phénomènes culturels. Je n'y reviendrai pas. Surtout, n'oublions pas que la légende noire a expulsé l'histoire ibérique de la mémoire européenne au nom de l'extermination des populations indigènes, mais aussi par mépris des sociétés métisses, donc impures, qu'Espagnols et Portugais avaient laissées sur leur passage. De grands historiens anglo-saxons ont été jusqu'à mettre au compte des métissages, et donc de la dégénérescence et de l'impureté raciale, le déclin de l'empire portugais<sup>33</sup>.

31 Accessible dans la traduction de Thomas Goodrich, *The Ottoman Turks and the New World: A Study of Tarih-i Hind-i Garbi and Sixteenth-Century Ottoman Americana*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1990.

32 Serge Gruzinski, *Quelle heure est-il là-bas ? Amérique et islam à l'orée des Temps modernes*, Paris, Éditions du Seuil, 2008.

33 « *Perhaps today, ironically, it is the Portuguese, with their messy, hybrid histories of commercial, cultural and sexual exchanges with different cultures, who have come to more adequately define the ethos of the early modern world* » (Jerry Brotton, *Trading Territories, op. cit.*, p. 47-48).



Entre le reste du monde et la péninsule Ibérique se développent des espaces intermédiaires qui ne sont périphériques que vus d'Europe. Ces espaces mobiles, médians, échappent en partie au contrôle des Couronnes et de l'Église de Rome. Dotés d'une relative marge de manœuvre, ils précèdent donc l'apparition de la sphère publique dont Jürgen Habermas fait remonter l'émergence au XVII<sup>e</sup> et plus encore au XVIII<sup>e</sup> siècle européens<sup>34</sup>.

Ces espaces de sociabilité se multiplient tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle. Ils regroupent pêle-mêle des marchands, des missionnaires, des militaires originaires de la péninsule Ibérique, avec des mandarins chinois, des nobles japonais, mexicains, péruviens, des marchands gujarati et malais, des trafiquants d'esclaves et des princes africains, auxquels s'ajoutent tous les rejetons métis nés de ces rencontres et tous les intermédiaires et passeurs qui prolifèrent dans ces marges. S'improvisent alors des communautés d'intérêts qui ne s'alignent pas forcément sur les politiques de Lisbonne ou de Madrid, dont voici deux exemples. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, des contacts diplomatiques se nouent entre le shogun et des créoles de Mexico afin de développer les échanges transpacifiques, comme en témoigne la rencontre de Rodrigo de Vivero avec Hidetada Tokugawa<sup>35</sup>. Dans les années 1640, les grandes familles de Rio (Salvador Correa de Sa) traversent l'espace de l'Atlantique sud et font, loin du regard de Lisbonne, la reconquête de l'Angola tombé aux mains des Hollandais<sup>36</sup>.

Des îles, des marchés, des ports, des navires, mais aussi des couvents de réguliers et des collèges jésuites, des hôpitaux, des jardins botaniques accueillent ces réseaux proliférants et cette sociabilité nouvelle bricolée, développée autour d'intérêts partagés, de savoirs nouveaux et de pratiques communes dans le cadre de « *troublingly unfamiliar encounters*<sup>37</sup> ».

34 Jürgen Habermas, *L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise* [1962], trad. fr., Paris, Payot, 1978.

35 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, éd. Juliette Montbeig, Paris, SEVPEN, 1972.

36 Charles Ralph Boxer, *Salvador de Sá and the Struggle for Brazil and Angola, 1602-1686*, [1952], Westport (Conn.), Greenwood Press, 1975.

37 Jerry Brotton, *Trading Territories*, *op. cit.*, p. 82.

Initiatives diplomatiques et économiques, productions littéraires et scientifiques (Garcia da Orta à Goa), échanges continus d'informations et de techniques, nouvelles formes de solidarité et de coopération prêtent à cette sphère nouvelle qui s'ébauche sur une partie de la planète une importance et une autonomie que l'on ne devrait pas négliger. Les pilotes musulmans sur les vaisseaux portugais, les truchements qui accompagnent partout les Ibériques ne sont qu'une composante de cette sphère pragmatique qui s'organise au contact de la présence ibérique en Afrique, en Amérique et en Asie. Manille devient ici, au même titre que Macao, un port où des Européens s'initient au monde chinois et où des Chinois se familiarisent avec les sociétés et les pratiques ibériques.

24 Ces échanges sont le plus souvent occultés ou gommés. Les fameuses cartes de Cantino et de Caverio sont pourtant impensables sans ces échanges incessants, sans les emprunts à des savoirs locaux et musulmans, notamment en ce qui concerne le calcul des latitudes et les descriptions territoriales<sup>38</sup>.

L'auteur de *Peregrinação*, le portugais Fernão Mendes Pinto, reste le témoin irremplaçable de la pénétration de Lisbonne en zone chinoise et japonaise<sup>39</sup>. Si les données historiques qu'il transmet sont souvent confuses ou manipulées, ses descriptions nous sont précieuses car elles demeurent sans équivalent. En effet, Mendes Minto décrit les mécanismes clandestins qui dans les années 1540 organisent la collaboration des marins de Lisbonne avec leurs divers partenaires asiatiques. L'île de Liampo, au large de la ville chinoise de Ningbo, au sud-est de la région de Shanghai, offre une image vivante de cette sphère embryonnaire, où l'on oublie le choc des civilisations au profit des affaires, où les obstacles linguistiques, culturels, religieux sont tous escamotés en faveur d'une convivialité unanimement vouée à la recherche du profit. La rade discrète de Liampo accueille contrebandiers chinois, gens de Patane, de Malacca, pirates japonais et évidemment aventuriers portugais. Mais autant que cet îlot chinois, les navires de la mer de Chine constituent

---

38 *Ibid.*, p. 82.

39 Fernão Mendes Pinto, *The Travels of Mendes Pinto* [1614], éd. Rebecca D. Catz, Chicago, The University of Chicago Press, 1989.

des microcosmes où coexistent diverses religions, où l'on parle plusieurs langues et où l'on jongle avec les techniques de navigation, où l'on se partage les butins.

Pour conclure, je dirai un mot d'une expérience menée au sein d'une classe de seconde, au sein du lycée Jean Rostand, à Roubaix, la ville la plus pauvre de France, par un de nos collègues. Le programme de classe de seconde proposait de choisir entre la Chine et le Mexique. Leur professeur d'histoire, Laurent Guitton, a jugé que l'ouvrage que nous avons consacré aux deux entreprises de Cortés et de Pires qui confrontèrent les Ibériques avec deux civilisations majeures du globe, la Chine et la Mésoamérique, pouvait susciter l'intérêt, la curiosité, voire une appropriation de la part d'une population scolaire particulièrement défavorisée, en majorité fils et filles de l'immigration. Ramener la scène historique du XVI<sup>e</sup> siècle à ce quadruple affrontement est certainement une simplification abusive du passé, nul ne le contestera. Mais cela a été aussi le moyen de familiariser un public de collégiens avec un moment historique déterminant pour le cours de l'histoire moderne, tous continents confondus<sup>40</sup>. Puis, en mai 2013, les collégiens ont porté sur la scène du théâtre Pierre de Roubaix l'affrontement des Espagnols avec les Aztèques et celui des Chinois avec les Portugais, après avoir réfléchi une année durant sur les mérites comparés de deux entreprises de colonisation, le choc des cultures et les images d'un autre qui se révèle être duel. Cette expérience roubaisienne m'a confirmé que la riche période que couvre la question proposée au concours est fertile en débats et en matériaux de ce type, et je me réjouis qu'un grand concours de recrutement lui concède enfin l'importance qu'elle mérite.

---

40 Et ce fut aussi l'occasion de rompre avec les dualismes et les clichés qui encombrant la maigre mémoire que nous avons de cette période.